

Mississauga Portraits, Ojibwe Voices from Nineteenth-Century Canada, Donald B. Smith. University of Toronto Press, Toronto, 2013, 496 p.

Jimena Marquez

Volume 44, numéro 2-3, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1030985ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1030985ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marquez, J. (2014). Compte rendu de [*Mississauga Portraits, Ojibwe Voices from Nineteenth-Century Canada*, Donald B. Smith. University of Toronto Press, Toronto, 2013, 496 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 44(2-3), 178-180.
<https://doi.org/10.7202/1030985ar>

du roi (surtout des fusils et de la poudre) ne suffirait pas. Pendant la guerre, les Amérindiens « ne sont pas en mesure de faire la chasse, la pêche et d'autres activités de subsistance », alors il faut trouver des moyens d'entretenir leurs communautés à long terme (p. 208). La traite de pelleteries, l'établissement d'une pêche sédentaire et même la nomination d'un subdélégué à l'intendant de Québec pour la région allaient dans ce sens (p. 218-222).

Il faut dire qu'on perd le fil de l'histoire amérindienne lors du chapitre 7 consacré au Grand Dérangement. Il s'agit avant tout d'une histoire française et acadienne présentée à la lumière des documents historiques déjà connus. Pendant une certaine période, l'Acadie du Nord-Ouest était le centre de la résistance française à l'invasion britannique, bien que l'effort fût voué à l'échec.

Le dernier chapitre constitue une tentative de retracer le sort des Micmacs du Nouveau-Brunswick sous le régime britannique à partir de 1776. Landry cherche à comprendre pourquoi « les relations entre les Acadiens et les Micmacs de Ristigouche s'enveniment » pendant cette période (p. 260). Il s'agit de questions de vivres, de territoire et d'intérêts profondément différents dans le contexte des vagues d'immigration britannique vers la colonie. Landry explique qu'« alors que les Acadiens reconstruisent de nouveaux établissements sous l'autorité d'autres Européens avec lesquels ils interagissent depuis 1713, les Micmacs, eux, sont passés d'une relation plutôt avantageuse selon laquelle ils bénéficiaient d'un certain rapport de force, à une relation qui les confine rapidement à un statut d'infériorité numérique, politique et économique » (p. 296). Le chapitre est également à signaler parce qu'il donne une répartition géographique des Micmacs au Nouveau-Brunswick pendant le XIX^e siècle (p. 273-275). Si je considère que ce chapitre n'est qu'un point de départ, il faut saluer l'initiative d'avoir identifié une série de pistes de recherche utiles pour d'autres chercheuses et chercheurs intéressés par ce sujet très peu étudié par les experts.

En général, Landry démontre une connaissance impressionnante des documents historiques pertinents à son étude. La synthèse des recherches donne au lecteur une base solide dans ce domaine d'histoire alors que les conclusions de l'auteur suscitent de nouvelles réflexions. Sur ce dernier point, il faut dire que Landry semble un peu réticent à élaborer sa position. Ses interprétations ne s'éloignent jamais très loin des informations contenues dans les documents. L'introduction générale et la conclusion de l'ouvrage sont particulièrement limitées sur ce plan. À mon avis, l'auteur perd ainsi quelques occasions de participer aux débats historiographiques en cours, plus particulièrement en ce qui concerne les thèmes de la frontière/*borderlands*, le monde atlantique et la nature de l'impérialisme français ainsi que l'interprétation des traités négociés avec les Premières Nations.

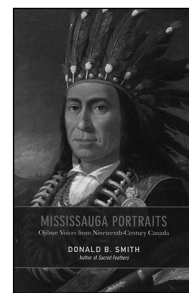
Dans son nouvel ouvrage, Landry propose une étude régionale avec des retombées importantes dans les domaines de l'histoire acadienne, française et amérindienne. Il réussit à démontrer que les autorités françaises étaient bien conscientes de l'importance stratégique du nord du Nouveau-Brunswick actuel en tant que zone tampon entre la Nouvelle-France et l'Acadie ou la Nouvelle-Écosse. À la lumière des correspondances officielles, des recensements, des documents missionnaires et des fonds notariaux, il est en mesure d'expliquer les tentatives de colonisation de la famille Denys ainsi que le fonctionnement de l'alliance française-micmaque jusqu'à 1763. Il affirme, avec raison, que les Amérindiens gardaient beaucoup d'autonomie et d'agentivité avant la conquête britannique – et ici les conclusions de l'auteur confirment celles de John G. Reid (1981). D'ailleurs, il retrace l'arrivée des réfugiés acadiens et des troupes françaises pendant le Grand Dérangement. Finalement, il ouvre la porte à de nouveaux travaux de recherche portant sur l'histoire micmaque pendant le XIX^e siècle. Bref, l'ouvrage deviendra une source de référence pour une

période méconnue de l'histoire du Nouveau-Brunswick.

Gregory Kennedy
Département d'histoire et de géographie,
Université de Moncton

Ouvrages cités

- KENNEDY, Gregory, 2014 : *Something of a Peasant Paradise? Comparing Rural Societies in Acadie and the Loudunais*. McGill-Queen's University Press, Montréal & Kingston.
- LANDRY, Nicolas, 1994 : *Les pêches dans la péninsule acadienne, 1850-1900*. Éditions d'Acadie, Moncton.
- , 2008 : *Plaisance (Terre-Neuve) 1650-1713 : une colonie française en Amérique*. Septentrion, Québec.
- , 2009 : *Une communauté acadienne en émergence : Caraquet, Nouveau-Brunswick, 1760-1860*. Prise de parole, Sudbury.
- REID, John G., 1981 : *Acadia, Maine and New Scotland: Marginal Colonies in the Seventeenth Century*. University of Toronto Press, Toronto.



Mississauga Portraits, Ojibwe Voices from Nineteenth-Century Canada

Donald B. Smith, University of Toronto Press, Toronto, 2013, 496 p.

DANS L'OUVRAGE *Mississauga Portraits* (2013), Donald B. Smith décrit en détail la rencontre qui eut lieu, au début du XIX^e siècle, entre la communauté amérindienne ojibwa des rives ouest du lac Ontario (aujourd'hui la région de Toronto) et le méthodisme anglais. Smith présente cette rencontre comme étant pleine d'espoir pour les Ojibwas : devenus chrétiens et s'étant battus auprès des Britanniques lors de la guerre de 1812, les Mississaugas (nom donné aux Ojibwas par les Canadiens anglais) pensaient obtenir des titres pour leurs terres ancestrales (p. xvi). Cependant, le rêve de l'autonomie s'écroula en 1847. Après trois décennies de lutte territoriale, les

Mississaugas durent quitter leur communauté et se relocaliser plus à l'ouest. Cet ouvrage analyse les enjeux politiques de cette lutte territoriale menée par la communauté ojibwa de Credit ainsi que sa quête de reconnaissance dans l'Ouest canadien (*West Canada*). L'auteur souligne aussi les raisons pour lesquelles les autorités canadiennes-anglaises n'ont pas reconnu les efforts d'intégration faits par les Mississaugas (conversion, alphabétisation et changement de mœurs) et pourquoi elles leur ont nié leurs droits de s'approprier une terre qu'ils occupaient depuis des millénaires.

Par ailleurs, malgré la défaite et la relocalisation, Smith soutient que les Mississaugas ont bénéficié à long terme de leur conversion au méthodisme : ils apprirent à lire et à écrire l'anglais et surtout ils apprirent à se repérer dans la société canadienne-anglaise. Par ailleurs, l'auteur soutient qu'entre les années 1820 et 1856, il y eut une complicité exceptionnelle entre les missionnaires méthodistes et les Ojibwas, complicité qui ne se renouvela pas avec les générations subséquentes de missionnaires. Ainsi, contrairement à ce qu'on pourrait penser en se basant sur d'autres exemples d'évangélisation au Canada, ces premiers missionnaires méthodistes auraient encouragé les Ojibwas à se battre pour leurs droits territoriaux et politiques. Ils les auraient aussi encouragés à s'approprier le message biblique, à le traduire dans leur langue amérindienne et à le diffuser eux-mêmes dans leur communauté. C'est dans cet environnement de dialogue culturel que grandit Peter Jones, personnalité importante à laquelle l'auteur consacre son ouvrage précédent (Smith 1987) et le premier chapitre de celui-ci.

Le chef et ministre méthodiste ojibwa Peter Jones sera la figure emblématique de cette synthèse entre identité méthodiste et identité amérindienne que l'auteur cherche à cerner. Mais il ne sera pas le seul Ojibwa biculturel, et d'autres encore comme lui chercheront à réconcilier le message chrétien avec leurs croyances et valeurs amérindiennes, ce qui entraînera, selon l'auteur, une effervescence

spirituelle et culturelle qui sera unique à cette première moitié du XIX^e siècle (p. 276). L'auteur souligne aussi les raisons pour lesquelles le méthodisme fut une réponse à la dévastation qui entourait les Mississaugas : face au chaos social, à la dépossession de leur terre, la mission méthodiste proposait autre chose que la société coloniale et devint un refuge où les Mississaugas trouvèrent des alliés. Un de ces puissants alliés fut Ergeton Ryerson, ami proche de Peter Jones et premier missionnaire dans la communauté de Credit. Smith consacre beaucoup de passages de son ouvrage à cette figure influente du *West Canada*, fondateur du journal méthodiste *Christian Guardian* et devenu plus tard intendant supérieur à l'Éducation (p. 279). Pour l'auteur, Ryerson fut une personne de pouvoir et d'influence qui n'oublia jamais ses humbles débuts en tant que missionnaire et qui fit toujours son possible pour faire avancer la cause des Mississaugas et de son ami proche Peter Jones (p. 279).

La particularité de la recherche historique menée par Donald B. Smith est que, contrairement à d'autres récits sur la rencontre entre des nations coloniales et des peuples amérindiens (Todorov 1982 ; Gruzinski 1990, 1991) – dans lesquels nous n'avons accès qu'aux paroles des Européens et à leurs descriptions biaisés des peuples conquis –, dans *Mississauga Portraits* nous pouvons lire directement les paroles écrites par les Amérindiens concernés. Le méthodisme donna aux Ojibwas l'écriture et le culte du livre comme moyen d'expression et de préservation du savoir. Cet élément fut de loin le plus significatif de leur conversion puisque, même après que des générations subséquentes se furent distancées du méthodisme et de la mission, ils gardèrent toujours l'écriture comme outil de revendication (p. 278). Peter Jones sera le premier auteur ojibwa à raconter son histoire après la traduction de textes sacrés. Il est notamment l'auteur de plusieurs ouvrages, dont : *History of the Ojebway Indians: With Especial Reference to their Conversion to Christianity*

(London, 1861), ainsi que d'un journal intime : *Life and Journals of Keh-ke-wa-guo-nā-ba* (Rev. Peter Jones), Wesleyan Missionary (Toronto, 1860).

Smith prête une grande attention aux écrits des Ojibwas et donne une place importante aux descriptions des lieux et des événements vécus par les personnages historiques (p. 278). Smith fait un grand travail de contextualisation, ce qui permet au lecteur de comprendre la signification des paroles transcrites. On peut lire par exemple dans son journal l'expérience de conversion marquante du jeune Peter Jones à 21 ans et comprendre pourquoi celui-ci s'acharna par la suite à traduire hymnes et sermons dans sa langue maternelle, puis à devenir missionnaire et même ministre méthodiste (p. 17).

L'ouvrage comporte au total huit portraits détaillés de personnages historiques ojibwas : Peter Jones (1802-1856), Joseph Sawyer (1785-1863), Catharine Sutton (1824-1863), Peter Jacobs (1810-1890), George Henry (1805-1877), George Copway (1818-1869), John Sunday (1795-1875) et, finalement, la famille missionnaire de Henry Steinhauer (1817-1884). Chacun fut grandement marqué par la mission méthodiste, soit en y grandissant, soit en y travaillant, et chaque personne présente une synthèse unique entre le méthodisme et l'identité ojibwa. Chaque individu fit aussi de la lutte territoriale et de la protection des droits amérindiens sa mission de vie. Par exemple, le troisième chapitre raconte la vie de Catherine Sutton, femme méthodiste modèle, qui épousa l'anglais William Sutton. Nahnee (son nom ojibwa) n'oublia jamais ses origines : son foyer était biculturel et la lutte de sa vie fut celle de la défense des droits amérindiens. Elle se battit aussi pour le rétablissement de son propre statut d'« Indienne », qui lui avait été enlevé à cause de son mariage avec un Anglais. L'auteur décrit le caractère déterminé de cette femme qui, lors d'un voyage en Angleterre, obtint même une audience privée avec la reine Victoria (1860) pour plaider sa cause (p. 90). La jeune Nahnee tenta de convaincre Sa Majesté que les Mississaugas étaient bel et bien des

gens « civilisés » qui méritaient d'être traités comme tels par la Couronne.

Après l'optimisme des premières années, l'engouement des méthodistes anglais pour le salut des peuples amérindiens déclina (p. 279). Dans son épilogue, Smith ne manque pas de souligner qu'en fait la créativité et le dialogue entre ces deux mondes tenaient surtout au fait que les premiers missionnaires étaient ouverts et respectueux de la culture locale et avaient su évangéliser les Ojibwas tout en tenant compte de la complexité des croyances amérindiennes (p. 19). Ergeton Ryerson apprit la langue ojibwa et milita à leurs côtés pour leurs droits, ce qui lui gagna le titre honorifique de « Cheechock », nom d'un ancien chef ojibwa (p. 21). Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le travail des missionnaires méthodistes se redirigera vers l'Asie, et la priorité ne sera plus les peuples amérindiens mais les masses en Inde, en Corée et en Chine (p. 281).

Par ailleurs, avec la publication du livre *Origin of the Species* de Darwin (1857), un nouveau courant de pensée utilisa la théorie de l'évolution pour modéliser une vision raciste de l'humanité. Ainsi commença l'ère du darwinisme social, théorie raciale selon laquelle les Amérindiens étaient à un stade inférieur dans l'évolution de l'homme – infériorité qui les rendait incapables de gouvernance et les destinait à l'extinction. Dès les années 1900, le darwinisme social fut non seulement épousé par le ministère des Affaires indiennes, mais aussi par l'Église méthodiste canadienne : la mission du méthodisme était à présent de « dominer » une race inférieure. Pour l'auteur, les missionnaires subséquents humilièrent le souvenir de leurs prédécesseurs ainsi que la relation de confiance que ceux-ci avaient réussi à établir avec le peuple ojibwa (p. 282).

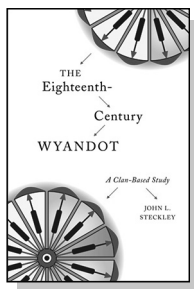
En conclusion, le plus grand apport de cet ouvrage tient au fait que nous y lisons la première forme de littérature amérindienne-canadienne : les premiers témoignages en anglais des huit personnalités historiques exprimant directement les pensées,

les émotions, les ambitions et les rêves d'une génération d'Ojibwas qui voyait ses options se limiter de plus en plus, mais qui n'arrêtait pas pour autant de se battre pour son autonomie en tant que peuple distinct.

Jimena Marquez
Département d'anthropologie
et de sociologie,
Cégep John Abbott

Ouvrages cités

- TODOROV, Tzvetan, 1982 : *La Conquête de l'Amérique : la question de l'autre*. Seuil, Paris.
- GRUZINSKI, Serge, 1990 : *La Guerre des images : de Christophe Colomb à "Blade Runner" (1492-2019)*. Fayard, Paris.
- , 1991 : *L'Amérique de la conquête : peinte par les Indiens du Mexique*. Flammarion/Unesco, Paris.
- SMITH, Donald B., 1987 : *Sacred Feather: The Reverend Peter Jones (Kahkewa-quonaby) and the Mississauga Indians*. University of Nebraska Press, Lincoln.



The Eighteenth-Century Wyandot: A Clan-Based Study

John L. Steckley. Wilfrid Laurier University Press, Waterloo, 2013, 305 p.

L'OUVRAGE QUE NOUS PROPOSE ICI John Steckley, une étude de la société des Hurons/Wendats/Wyandots aux XVII^e-XVIII^e siècles, est des plus originaux. Steckley a consacré les trois dernières décennies à maîtriser la langue wendate, dans la mesure du possible, par le biais des écrits des Jésuites des XVII^e et XVIII^e siècles, et à la faire revivre. Deux recensements, compilés en 1749 par le jésuite Pierre Potier, de la population wendate établie dans la région de la rivière Détroit, soit quelque 500 individus alors divisés en « Grand » et « Petit » villages, inspirent et nourrissent son plus récent ouvrage.

Ces recensements sont des sources uniques en leur genre. Potier y précise

les noms de la majorité des membres de la communauté, ainsi que leur cabane d'appartenance; plus rarement, il souligne les liens de mariage ou de parenté entre tel et tel individu, ou encore leur âge, leur clan d'appartenance et, dans le cas des membres adoptifs de la communauté, leur origine ethnique (p. ex. Iroquois, Renards, Chickasaws, etc.). Potier révèle aussi l'identité des chefs et des membres du conseil des anciens. Quelques autres listes laissées par Potier, dont des registres des sacrements, et d'autres écrits missionnaires viennent s'ajouter à ces précieux recensements.

Le clan – que Potier et ses contemporains appelaient eux-mêmes « bande » ou « famille », soit dit en passant – est la pierre angulaire de *The Eighteenth-Century Wyandot* et, pour son auteur, de la société wendate même. Ses thèses centrales, celle de la continuité wendate au-delà de la débâcle de 1650 ou celle de l'importance des clans comme principe structurant et facteur explicatif de l'histoire autochtone, ne sont pas parfaitement originales. Kathryn Magee Labelle vient notamment de publier un ouvrage, *Dispersed but Not Destroyed* (UBC Press, 2013), où elle aussi proclame la persistance wendate; Heidi Bohaker, se penchant sur le cas connexe des Algonquiens des Grands Lacs avec sa thèse *Nindoodemag: Anishinaabe Identities in the Eastern Great Lakes Region* (Université de Toronto, 2006), a quant à elle démontré la vigueur et la pertinence des identités claniques au fil des siècles. Non, ce qu'il y a d'innovateur et de précieux dans l'analyse de Steckley, c'est l'apport de l'analyse prosopographique et linguistique à la problématique.

Steckley s'intéresse beaucoup à la question de l'autorité (il parle de *leadership*). En décortiquant les recensements de 1747 et des documents connexes, il nous permet en effet d'entrevoir une collectivité où l'autorité est décidément partagée. Chez les hommes, il y a le Sastaretsi, grand chef héréditaire, les chefs des phratries, les chefs des clans, les « considérés », hommes de grande réputation, et les membres du conseil des anciens. En dépit du pli eurocentrique et